

Suite de FRÈRE JUBIN**LES ÉPIDÉMIES**

Frère Jubin parle aussi des maladies qui frappaient la troupe. « Une épidémie de cholérine (=diarrhée très violente) exerçait des ravages, vu le grand nombre de corps non inhumés et les eaux polluées. Un soir de juin, après le souper, malgré la chaleur, je me sentis les membres glacés. Grâce à l'épidémie vécue à Samsoun, je connaissais le remède et l'avais heureusement à ma portée : je bus un demi verre de rhum. Au bout d'un instant, la réaction se produisit. J'étais sauvé » (p. 60). Il poursuit : « L'air empesté par l'odeur des cadavres enlevait tout appétit. A cela, s'ajoutait l'abondance des mouches aux couleurs variées qui visitaient les aliments. Pas de moustiques pour troubler le sommeil, mais à dormir sur la terre des tranchées, on n'avait pas besoin de réveil et la nuit était toujours trop brève. »

UN OBUS NOMMÉ ZIMBOUM

Frère Jubin évoque aussi le bruit insupportable des obus. « Nous étions tout près des 75 (=canons français) et l'on entendait commander. « A 450 mètres », « A obus explosible » (p. 61). « En première ligne, les crapouillots (minenverfer en allemand) ou lance mines produisaient un effet terrible : la terre tremblait et les corps déchiquetés étaient projetés à 5 ou 6 mètres de haut. On voyait voler tête, bras et jambes. Le spectacle était horrifiant. Un obus (autrichien d'origine) était surnommé « Zimboom » et très redouté. On entendait simultanément le départ et l'arrivée. Il était donc impossible de s'en garer. Nous entendions passer les rares 420 de marine avec un bruit de wagon de ferraille progressant par courbes successives. (p. 62).

BOMBARDÉS PENDANT LA BAIGNADE

Les artilleurs turcs de la côte asiatique jouaient aussi leur partition dans le concert. Nous étions au bain de mer lorsqu'un obus tombe au milieu de notre groupe. On se sauve sur la plage, un 2^{ème} obus arrive dans le sable et n'éclate pas non plus. Nous allons nous vêtir un peu plus loin, sans nous disperser ; le 3^{ème} obus éclate sur le sol dur et les éclats forment éventail sans toucher personne. Affolés, nous nous réfugions demi-vêtus dans une tranchée, au grand émoi des occupants. Ce jour-là du moins, chose rare, il n'y eut pas de casse » (p. 61).

LE POÈTE GAUTHIER-FERRIÈRES

Je rencontrais souvent le poète parisien Gauthier Ferrières, très déprimé, qui me parlait de sa mère dont il était le soutien. « Eh bien Goy ! la guerre va-t-elle bientôt finir ? » était son habituel refrain. Ah ! ces poètes aux prises avec les dures réalités ! Où était pour lui le mirage oriental ? Il était tout douceur et cordialité et il devait être tué ! (p. 61-62). La guerre en a rendu fou certains. Frère Jubin raconte (p.63) : « Un Sénégalais devenu fou tirait sur ses chefs, on dut l'abattre. »

DES SALADES PLANTÉES SUR LES TALUS DES TRANCHÉES

« Dans la plaine fertile croissaient oliviers et abricotiers énormes, noyers, figuiers, vignes, etc » Cela donna-t-il des idées à nos soldats ? Frère Jubin raconte : « En mai, sur les talus de nos tranchées, nous cultivions fleurs et salades dont j'avais reçu les graines de St. S. La sécheresse nous priva bientôt de cette distraction (p. 64).

LA DIÈTE, MEILLEUR REMÈDE CONTRE LES ÉPIDÉMIES

Dans ce secteur des Dardanelles, a observé le soldat Goy, « le front était moins meurtrier que celui de France, mais il l'était par les épidémies » (p. 65). « Paludisme, jaunisse, dysenterie amibéenne causèrent d'énormes pertes. Le seul remède à cette dernière dont j'eus à pâtir était la diète absolue. C'est dans cet état d'extrême faiblesse que je dus monter au combat pour la première fois » (p. 65).

PAS EXEMPTÉ

« J'avais demandé l'exemption de service. « Ah ! vous pensiez échapper au coup de chien, me répondit le major (=médecin) Marini. Impossible ! les compagnies sont déjà fort réduites, etc. » C'est ainsi que j'appris que nous allions attaquer le lendemain. C'était le 12 juillet. On avança le soir en 2^{ème} ligne où l'on reçut l'ordre de s'étendre (= se coucher) sans enlever les cartouchières. Je n'avais rien pris depuis 24 heures. Je reposai assez bien et après une journée sous un ciel de feu, j'étais guéri. Guéri par dessiccation (=forte déshydratation) ou par les rayons ultraviolets absorbés à haute dose » (p. 65).

LES COMBATS DU 12 AU 21 JUILLET

Les pages 66 à 77 des « Souvenirs » relatent les combats du 12 au 21 juillet auquel a participé le frère Goy. Elles reprennent des instants que le frère Goy avait consignés dans les lettres

1880 - 1915**Poème sur la guerre de Gauthier-Ferrières**

«Durant cette guerre, affreuse et maudite, Terré dans la nuit sans rien voir de beau, Je vis dans les trous comme un troglodyte, Le front sur la pierre et pieds dans l'eau. Suis-je pas plutôt la taupe qui rampe Que l'homme aspirant à l'azur qu'il voit ? La boue est mon lit, la lune est ma lampe, La poussière emplit ma maison sans toit. Comme mon fusil, ma pipe est bouchée, Je n'ai plus de feu même en amadou, Et j'attends la mort dans quelque tranchée Par un coup tiré nul ne saura d'où. Pas de goutte à boire, aucun livre à lire, A peine une lettre une fois par mois, Moi qui, comme un Maître, ai porté la lyre, Le fusil me pèse ainsi qu'une croix. La journée on cuit, la nuit on grelotte ; La barbe vous gratte et la peau vous bout ; Je suis devenu presque sans culotte, Avec mes habit déchirés partout...»

Le poète Léon Gauthier-Ferrières fut primé cinq fois par l'Académie française pour son oeuvre poétique. Il publia des monographies sur Musset, Nerval et plusieurs anthologies de littérature française.

Classé service auxiliaire en 1904 pour pointe d'hernie, il intégra le service armé le 1^{er} décembre 1914.

envoyées au moment des faits à son frère (voir le Coq Pelaud 181), mais cette fois avec le recul. On y trouve des détails plus réels, car écrits sans risque d'être censurés.

PREMIÈRES ARMES

« Voici comment se passa cette journée de mes premières armes dont les événements devaient se graver profondément... » (p. 65). On comprend pourquoi frère Jubin n'oublia pas ces jours où il dut se battre, « baïonnette au canon ». Il a 35 ans. Il s'est consacré à la vie religieuse et à l'enseignement. Il a exercé son ministère en Turquie pendant plus de dix ans. Et les ennemis qu'il a en face de lui aujourd'hui ont peut-être l'âge de ses anciens élèves. Et voilà qu'il doit les affronter l'arme au poing.

« En silence, on nous fit occuper la première ligne, à quelques 50 mètres de l'adversaire d'où ne venait aucun bruit. A midi, nous devons déclencher la bataille. Je vois encore le brave adjudant Lecam,

suite p. 3